

Rudolf Bultmann  
*Theologie des Neuen Testaments*, Tübingen, Mohr, 1984  
**Extraits : L'anthropologie paulinienne (le corps et autres notions)**  
Résumé des pages 187-232

Ces pages analysent « la théologie de Paul ». C'est le titre du chapitre. Les chapitres précédents, que nous laissons de côté, traitent successivement le message de Jésus, le kérygme de l'Église primitive et le kérygme de l'Église des Hellénistes chrétiens avant et à côté de Paul.

Comme on le sait, **Paul (de Tarse!) appartient au milieu juif hellénistique**, et non au judaïsme palestinien, deux ensembles que Bultmann aime à distinguer fortement. Cela signifie que Paul parle, écrit et raisonne en grec, et qu'il n'est pas obsédé par les équivalences hébraïques de ses propos. On ne doit pas interpréter Paul à partir de l'hébreu ou de l'Ancien Testament hébreu, mais si nécessaire à partir de la version grecque de l'AT, la Septante (LXX). Bultmann travaille sur le Nouveau Testament grec qu'il cite constamment et largement. La lecture de son manuel présuppose une bonne maîtrise du grec du Nouveau Testament.

**Nous limitons notre étude aux paragraphes consacrés aux « concepts anthropologiques » (*Die anthropologischen Begriffe*).**

**Curieusement, Bultmann entame le chapitre sur la *théologie* de Paul par une présentation de l'*anthropologie paulinienne***, analysée en détail notion par notion, et non par une description générale et synthétique sur l'homme image de Dieu ou créature de Dieu.

[On a critiqué cette méthode analytique qui fait penser à un dictionnaire et non à un exposé synthétique. En réalité Bultmann regroupe dans un ensemble synthétique plusieurs notions anthropologiques déterminantes. Il s'agit des notions spécifiquement humaines qui caractérisent la relation avec Dieu. Ni la cosmologie ni la « mythologie » ne sont ici prises en considération.]

Voici le groupe de notions examinées :

§ 17 la notion de *sôma* (corps)

§ 18 les notions de *psychè*, *pneuma* et *zoè* (âme, esprit, vie)

§ 19 les notions de *noûs* et *syneidèsis* (intelligence, conscience)

§ 20 la notion de *kardia* (cœur)

Ces éléments anthropologiques constituent « la structure ontologique de l'être-humain » (*Menschsein*) (p. 227), mais ce n'est pas une « essence » invariable et intangible de l'homme, car l'homme est en devenir, son « être » est une « visée ». Son « être » est toujours « devant lui » il peut le trouver mais aussi le perdre ! Cette contingence définit la dimension « ontique » de l'homme. Par exemple, le *sôma* (corps) peut être tellement dominé par la pression de la « *sarx* » (chair) que les deux se télescopent comme le dit l'expression « *sôma tès amartias* » ('ce corps de péché' Rom 6,6). [La distinction entre ontologique et ontique se trouve surtout chez Heidegger dans son grand livre *Sein und Zeit* – Être et Temps (1927). En transposant les concepts, je dirais que c'est la distinction entre les conditions de l'existence et les réalités de l'existence, entre le pensé et le vécu.]

### **Sôma**

Le corps (*sôma*) est le propre de l'homme. Il n'y a pas d'être humain sans corps. Même à la résurrection, après la mort, l'homme aura un corps, un corps « pneumatique » (1 Cor 15, 44-49), un « corps de gloire (Phil 3,21). Quand Paul exhorte les Romains (12,1) : « Offrez vos corps etc. » il s'agit de la personne humaine dans sa totalité. Paul connaît l'anthropologie populaire tripartite qui distingue corps, âme et esprit (I Thes 5,23 ; 1 Cor 5,3 : 7,34) mais ne l'utilise pas. En somme, il ne

faut pas dire : l'homme a un corps, mais plutôt : l'homme est sôma, l'homme est corps (p.195). Le corps a des membres, qui font corps avec lui ! Dans 1 Cor 12 l'unité du corps et la diversité des membres sont mises en scène et l'on peut citer un parallèle étonnant : « vous êtes le corps du Christ, et vous êtes ses membres » (1 Cor 12,27). On passe du corps aux membres en toute équivalence. La souplesse d'utilisation du concept de sôma est très frappante dans la péricope 1 Cor 6,13-20 où sôma désigne tour à tour la personne en soi, le corps charnel sexuellement actif, la personne conjugale, et le siège de l'Esprit saint !

On peut marquer ici un palier de définition de l'homme par le vocable sôma : l'homme est corps dans la mesure où il peut disposer de son corps, lui faire du bien ou du mal, et aussi quand son corps est le sujet d'une action ou d'un événement (p.196). Cela ressort par exemple de l'expression 'praxeis tou sômatos', les actes ou les œuvres du corps (Rom 8,13), traduite assez mal par « votre comportement charnel » (TOB). Cette expression indique une véritable aliénation vécue par une personne humaine, car son « corps » a échappé à son contrôle et commet des actions aberrantes. Pour Paul une puissance étrangère est alors venue prendre possession du corps, une puissance invisible que Paul appelle le péché (hamartia) ou la « chair » (sarx). Le corps peut donc être pris en charge par la force du mal, mais il peut aussi, dans la phase de la rédemption, être mis au service du Christ !

La « structure ontologique » de l'homme en tant que sôma est permanente. Le corps ressuscité reste le siège de décisions, il est toujours capable d'aimer (1 Cor 13,13). La notion de 'corps spirituel' (sôma pneumatikon) est difficile, et risque de faire de l'esprit une « matière » constitutive du sôma, ce qui est impensable (p.199). Il faut plutôt comprendre que le moi n'est plus divisé contre lui-même, mais qu'il est désormais entièrement dirigé par l'esprit (p.200).

Un troisième et dernier palier de l'exégèse bultmannienne sur le sôma concerne les rapports de Paul avec la gnose hellénistique qui pose un dualisme fondamental entre le corps et l'esprit et fait du corps une prison ou tombeau pour l'âme (sôma sêma, Platon, *Cratyle* 400cd). Certains passages de l'épître aux Romains 7 expriment le souhait d'être délivré du « corps » : 'Qui me délivrera de ce corps de mort ?' (Rom 7,24). Bultmann note que Paul ne parle pas du corps en soi, de la corporéité ontologique, mais du corps entièrement tombé au pouvoir de la mort identifiée à la 'sarx', à la 'chair'. L'analogie avec la gnose n'est que superficielle. Cependant deux péricopes des Corinthiens affichent une indéniable tendance « gnostique » disons ascétique et mystique, c'est la réflexion sur les extases de Paul avec ou sans 'sôma' (2 Cor 12,2-4) et les conseils de Paul sur le mariage jugé inférieur au célibat (1 Cor 7,1-7). Bultmann reconnaît l'influence hellénistique ou en tout cas la réalité de la mystique paulinienne, mais fait observer que le concept de sôma n'est pas utilisé dans cette discussion-là (p.202).

### **Psychè, pneuma, zoè**

Bultmann regroupe ces trois « notions anthropologiques » pour désigner la subjectivité humaine, le « moi » vivant et actif, distinct du « sôma ». Ces termes n'instaurent pas une hiérarchie entre le corps et l'esprit ou entre le corps et l'âme, comme c'est le cas dans l'anthropologie hellénistique. Paul n'évoque jamais, à cet égard, la notion d'immortalité de l'âme par opposition à la mortalité du corps. Nous avons déjà vu combien Paul tient à la résurrection du corps, à commencer par la résurrection de Jésus Christ, et ensuite la résurrection des fidèles unis au Christ, dans une modalité spécifique certes, mais dans le respect de la corporéité humaine.

Les termes employés par Paul pour exprimer le pouvoir de l'homme sur lui-même est parfois le terme « d'homme intérieur » (eso anthropos). Cette expression est ambivalente et il ne faut pas la presser dans un sens ou dans un autre. Dans Rom 7,22 l'homme intérieur est le moi authentique, opposé au soma dominé par le péché et voué à la mort. Mais dans 2 Cor 4,16 l'homme intérieur est le sujet transformé par l'Esprit Saint (p.204).

Le vocable psyche est relativement rare chez Paul. Il est joint aux termes sôma et pneuma dans la finale de 1 Thes. 5,23 qui fait penser à une anthropologie tripartite qu'on ne trouve nulle part ailleurs chez Paul. Bultmann pense à une emphase rhétorique usuelle dans le style liturgique. La psyche n'est pas simplement l'âme, mais elle est la personne vivante tout entière. Cette conception correspond à la notion de nephesh dans l'Ancien Testament, et de fait les Septante ont traduit nephesh par psyche. Dans Rom 2,9 ;11,8 ; 13,1 ;16,4 ; 2 Cor 1,23 ; 2 Cor 12,15 ; Phil 2,30 ; 1 Thes 2,8 la psyche est en somme un équivalent du mot 'homme », être humain, personne, ou encore une périphrase qu'on peut rendre par un pronom personnel. On pense au Ps 103 : Mon âme bénit l'Éternel : cela veut dire : Je bénis l'Éternel. Dans 2 Cor 12, 15, Paul dit ; « Je me dépenserai pour vos âmes » (uper tôn psychôn umôn) ; La TOB traduit heureusement : « Je me dépenserai pour vous » !

Il ne faut pas tirer de conclusion anthropologique de l'occurrence du vocable psyche dans des expressions idiomatiques, par exemple Phil 1,27 : « Vous tenez ferme dans un même esprit (pneuma) et luttez d'un même cœur (TOB) (mia psychè) », ce qui désigne une volonté commune, une unanimité, exprimée aussi par le terme sympsuchos (Phil 2,2) (p.207). Ailleurs c'est le vocable pneuma qui est employé dans une façon de parler sans implication théologique (1 Cor 5,3-5 « absent de corps mais présent d'esprit ») (p.209).

En tout cas les deux concepts psychè et pneuma sont très proches et presque interchangeables, avec une nuance : la psychè est force de vie, tandis que le pneuma est force de réflexion sur soi et sur Dieu. Pneuma est un peu l'équivalent de la conscience de soi ('Selbstbewusstsein') (p.206). Le même vocable est utilisé pour désigner l'Esprit de Dieu (pneuma tou theou). Paul n'y voit pas de magie, mais bien le dessein bienveillant de Dieu (Rom 8,6. 27) qui se communique à l'esprit du croyant. On ne trouve pas chez Paul l'idée que l'esprit humain est une parcelle de l'Esprit divin. C'est plutôt l'Esprit de Dieu qui vient habiter le croyant pour le mettre en communion avec le Christ. La grande péricope de Rom 8,1-17 décrit en détail la venue de l'Esprit de Dieu en l'homme, identifiée à la venue du Christ lui-même car l'Esprit de Dieu est l'Esprit du Christ. « L'Esprit habite en vous, le Christ habite en vous, une vie nouvelle vous est donnée maintenant et pour toujours » (Rom 8,9-11). On retrouve ici la notion de vie (zoè), vie liée à la définition même de la psychè dans le vocabulaire de l'Ancien Testament que Paul garde en mémoire. C'est le concept de « nephesh hajah », l'être vivant de chair et de sang (p.209).

Paul ne conçoit pas la zoè (vie) comme un phénomène naturel qui va de soi de façon autonome. La vie humaine est celle d'un sujet doué de désir et de volonté, placé devant le champ des possibles. Dans l'anthropologie paulinienne, le sujet humain n'est pas simplement en train de « vivre », il mène sa vie, il marche (peripatein 1 Thes 2,12) d'une certaine manière et dans un certain sens (Rom 8,4.12 ; 14,7.15 ; Gal 2,14.20 ; 5,16). On vit, bien sûr, mais on vit toujours 'pour' quelque chose ou quelqu'un (Rom 14,7 ; 2 Cor 5,15 ; Gal 2,19). Vivre pour soi tout seul est une illusion. En réalité, l'option paulinienne est claire : le chrétien peut vraiment vivre « pour Dieu » (Gal 2,19), « pour le Seigneur » mort et ressuscité pour nous (Rom 14,17 ; 2 Cor 5,15) (p.211).

### **Nous & suneidèsis (intelligence et conscience)**

Ce couple de concepts appartient aussi à la structure ontologique de l'être-humain. Ce sont les organes de la connaissance et du jugement et le pouvoir de décider, de prévoir, de faire des plans. Bultmann associe à ces termes toute une gamme de vocables et d'expressions qui constituent l'appareil cognitif et le caractère éthique de chaque individu. Ces capacités peuvent fonctionner librement en principe, mais en pratique, sur le plan ontique, elles sont limitées d'un côté par les phénomènes d'extase éventuellement provoqués par Dieu lui-même, et d'un autre côté elles peuvent être obscurcies ou arraisonnées par Satan et devenir complices ou acteurs de l'esclavage du péché.

Dans 1 Cor 14,14-15.19 Paul oppose le parler en langues, qui est incontrôlable, au message donné avec intelligence (tô noi). En Phil 4,7 la formule de bénédiction dit que la paix de Dieu surpasse toute intelligence, en somme qu'elle est inimaginable et inexplicable rationnellement. En revanche Rom 1,20 nous assure que le « nous », l'intelligence humaine peut saisir naturellement la nature invisible de Dieu (mais cette connaissance toute seule ne mène ni à l'obéissance ni à la louange!). Le lien nécessaire entre la connaissance et l'action est souligné dans l'exhortation de Rom 12,2 : « Soyez transformés par le renouvellement de votre intelligence »[TOB] (tè anakainôsei tou noos). Il ne s'agit pas d'un recyclage théorique, mais d'une réforme du caractère et de la volonté. Rom 14,5 confirme cet aspect volontariste du « nous » : « Que chacun, en son jugement personnel (en tô idiô noi), soit animé d'une pleine conviction » (p.212).

Paul applique la notion de *nous* à Dieu lui-même, au sens de plan, de dessein de Dieu pour la création et le salut de l'univers et de l'humanité. « Qui a connu la pensée du Seigneur ? (Rom 11,34 TOB). C'est une citation du prophète Esaïe 40,13 LXX (noun kuriou. En hébreu : ruach = esprit!) qui s'inscrit au milieu d'une doxologie de grand style louant la sagesse suréminente de Dieu. Cette citation se retrouve à la fin de la péricope louant la sagesse de Dieu mystérieuse et cachée, dans 1 Cor 2 au verset 16 : « Qui a connu la pensée du Seigneur pour l'instruire ? Nous, nous avons la pensée du Christ » (TOB. En grec : noun kuriou, noun Christou).

Rom 7 est le passage le plus clair sur la fonction éthique du *nous* en tant que pouvoir de juger du bien et du mal, en balance entre le positif et le négatif selon le versant ontologique ou ontique du sujet humain. Le *nous* veut le bien, adhère à la loi de Dieu. « Je suis, écrit Paul, assujetti par l'intelligence [tô noi] à la loi de Dieu » (Rom 7,25 TOB) mais je me laisse séduire par le mal (Rom 7,14-25) (p.213). Bultmann observe en conclusion que le *nous* n'est pas une sorte d'instinct qui pousse à l'action, c'est une volonté réfléchie, impliquant un jugement, une évaluation des valeurs. Enfin Bultmann ne voit aucune hiérarchie dans les différents pouvoirs de l'homme ; ni le *nous*, ni la *psyche*, ni le *pneuma* n'ont de position dominante dans la structure de l'être-humain (*Menschsein*) ; aucun de ces composants ne peut être qualifié de principe supérieur (p.214).

Paul passe ensuite en revue les dérivés de la racine « nô » qui désignent ce qui est accessible à l'intelligence humaine. Il s'agit essentiellement des perfections invisibles de Dieu (aorata!) qui sont perceptibles par l'intelligence (nooumena, participe passé du verbe noeô, percevoir) (Rom 1,20). D'autres constructions sont également analysées en détail, en particulier le mot-clé métanoïa, la conversion (Rom 2,4 ; 2 Cor 7,9sq ; cf. 2 Cor 12,21), qui implique autant l'intelligence que la volonté d'agir.

D'autres vocables et d'autres expressions sont encore mentionnées pour compléter le tableau des capacités intellectuelles, à partir de la racine « phren- », et autour du concept de « dokimazein » ou de « krinein » ou encore « logizestai » (p.215-216).

Les dernières pages de ce chapitre sont consacrées à la notion de **syneidèsis** (conscience) qui appartient à la structure anthropologique de l'être-humain (p. 217-221). Étymologiquement, la *suneidèsis* est une connaissance partagée avec un autre, mais au temps de l'apôtre Paul le sens fort de ce vocable est une connaissance partagée avec soi-même. La conscience est la connaissance que le sujet acquiert de son propre comportement. Elle institue une distance au sein même du moi, de la même façon que le *soma* implique une distance entre le moi objectivé et le moi sujet ! La *suneidèsis* n'est pas essentiellement la conscience de soi, la faculté d'éveil du moi, libre de tout jugement de valeur sur soi et sur autrui, dans l'esprit de la célèbre sentence de Descartes : 'je pense donc je suis' et puis c'est tout ! Bultmann montre la visée éthique de la *suneidèsis* dans l'anthropologie paulinienne. Elle 'voit' le bien et le mal. Les péripécies décisives sur le sujet sont dans 1 Cor 8,7-12 et 25-30 à propos des relations entre les forts et les faibles dans l'Église. Les forts se

croient tout permis et font de la provocation vis-à-vis des faibles.

Je précise que selon mon exégèse les faibles sont les nouveaux chrétiens qui ne sont pas encore stabilisés dans leur foi et leur comportement de chrétiens. Il s'agit d'une situation missionnaire classique. Le point sensible est l'exercice de la liberté individuelle. Paul recommande aux forts d'interroger leur propre conscience et d'user de leur liberté pour faire du bien en s'abstenant de perturber ou scandaliser les prosélytes d'entre les païens. Il s'agissait alors de la viande offerte en sacrifice aux idoles (les « idolothytes ») et mise ensuite sur le marché.

La *suneidèsis* selon Paul est « un phénomène humain universel » (p.218) qui n'est pas spécifiquement « chrétien » ni même religieux. Selon Rom 2,15 les païens, autrement dit les nations étrangères à l'alliance conclue par Moïse et scellée par le Décalogue, possèdent tout à fait une conscience de ce qui est bien et mal, en quelque sorte la loi de Dieu est « inscrite dans leurs « cœurs ». Le sens en somme assez large de la conscience se trouve encore dans la péricope célèbre de Rom 13, où les chrétiens sont exhortés à respecter les pouvoirs publics « par motif de conscience » (Rom 13,5).

La conscience est ainsi tournée vers une instance transcendante, vers un témoin invisible qui fonde l'idée même de responsabilité humaine. Pour les chrétiens, cette instance est évidemment Dieu, Père et Fils (et Saint-Esprit).

### **Kardia (cœur)**

Le dernier terme de l'anthropologie paulinienne vue par Bultmann est celui de *kardia* (cœur). C'est toujours la personne humaine, le moi humain dans sa dimension prospective, organe de la volonté, de la prévision, du désir et de la nostalgie. Paul utilise cette notion concurremment avec celle de *nous*, si bien que *kardia* et *nous* apparaissent parfois interchangeable. En 2 Cor 3,14-15 par exemple, il est dit « Leur intelligence s'est obscurcie (ta noëmata)... un voile est sur leur cœur (epi tèn kardian autôn) » (TOB). Comme l'intelligence, le *nous*, est appelé à se renouveler selon Rom 12,2, le cœur aussi va retrouver la lumière selon 2 Cor 4,6 : « Dieu lui-même... a brillé dans nos cœurs pour faire resplendir la connaissance de sa gloire qui rayonne sur le visage du Christ » (TOB). Et d'après Rom 2,5 le cœur devrait passer par la metanoïa ! Bref, il n'y a pas de différence anthropologique essentielle entre le cœur et l'intelligence, et il n'y a pas non plus de privilège ou de supériorité de l'un sur l'autre.

La nuance que l'on peut percevoir est que le cœur a ses secrets et peut cacher le désir ou les velléités qui l'agitent. Le cœur représente le moi intime par opposition au moi qui s'affiche pour l'extérieur. Ce contraste est mis en scène dans la péricope bien connue opposant la circoncision physique et la circoncision du cœur Rom 2,28-29.

Le jeu du secret, j'ai envie de dire de la 'privacy', et de l'accès libre, se rencontre dans la relation entre l'apôtre et les Thessaloniciens I Thes 2,17 : « séparés de vous pour un temps, loin des yeux mais non du cœur » (TOB).

Paul annonce aussi une bonne nouvelle pour l'Église rassemblée pour le culte : alors que les cris extatiques découragent les curieux, les paroles prophétiques, en somme la prédication fidèle à l'Écriture, peut ouvrir le cœur des païens, les amener à l'adoration et au témoignage (1 Cor 14,25).

Une autre perspective étonnante est ouverte par la péricope 2 Cor 3,2-3 qui fait de l'Église de Corinthe une lettre de recommandation écrite dans les cœurs des fidèles (Bultmann lit 'dans vos cœurs' et non 'dans nos cœurs'). Paul va très loin dans cette imagerie, en comparant le fait gravé dans les cœurs de chair des Corinthiens aux commandements gravés par Moïse sur des tablettes de pierre. De même que Moïse a créé le peuple de Dieu par la Loi, de même Paul et les apôtres ont créé le nouveau peuple de Dieu par la proclamation de l'Évangile ! Ils sont les 'ministres d'une Alliance nouvelle » (2 Cor 3,6).

Les dernières pages de ce chapitre sur le cœur s'intéressent aux termes analogiques qui désignent des actions ou des projets ou des intentions évoqués par la notion de *kardia* : le verbe vouloir et la volonté, le désir et les désirs, la nostalgie, la colère, le zèle, la convoitise, la prévenance, et enfin le

cœur en fête, chantant de joie, mais aussi compatissant pour ceux qui sont dans la détresse. Il faudrait relire ici toute la péricope de Rom 12,9-21 tout plein exhortations bénéfiques qui construisent ce que j'appellerais la « religion du cœur ».

### **Post-scriptum**

Le résumé des pages de Bultmann consacrées à l'anthropologie paulinienne, représentative de toute l'anthropologie du Nouveau Testament, n'est qu'un résumé et surtout n'est qu'une partie du manuel de Bultmann. On est donc parfaitement autorisé à remarquer les lacunes, ou si l'on veut, les partis-pris de Bultmann qui se limite le plus possible aux écrits pauliniens, et encore, aux écrits pauliniens incontestables selon le jugement des historiens du texte biblique. La règle de l'historien est de recourir aux sources : les sources dont découle la théologie de Paul sont selon Bultmann et ses collègues l'épître aux Romains, les deux épîtres aux Corinthiens, l'épître aux Galates, l'épître aux Philippiens, la 1ère épître aux Thessaloniens et la lettre à Philémon. D'autres exégètes font une option pour un corpus paulinien élargi, qui comprend toutes les épîtres classées sous le nom de Paul par la tradition apostolique depuis l'Antiquité.

Une deuxième remarque est nécessaire pour préciser que les pages étudiées ne couvrent que l'anthropologie, et il ne faut pas y chercher les autres thèmes constitutifs de la théologie du NT, comme la doctrine du péché et du salut, la christologie, l'ecclésiologie, la pneumatologie etc. Ces thèmes sont abordés ailleurs dans le manuel de Bultmann.

Troisième et dernière remarque : l'anthropologie paulinienne et en général l'anthropologie du NT donne vraiment toute sa place au corps humain dans toutes ses dimensions, et cette place est positive. Il est donc totalement faux de prétendre que le NT enseigne le mépris du corps ou la négation du corps pour ne s'intéresser qu'aux âmes. C'est une calomnie qui est reprise par Michel Onfray et d'autres intellectuels qui démontrent ainsi leur ignorance. Mais le corps ainsi considéré par l'apôtre n'est pas isolé, n'est pas objectivé, il est un corps vivant qui fait corps avec toute la personne humaine. L'homme n'a pas un corps, il est corps, écrit Bultmann. Le corps est en quelque sorte la personne totale qu'on ne peut pas servir sur un plat en le découpant comme un poulet ou en le disséquant sur une table d'opération. C'est en somme le personnalisme biblique qui est en jeu.

### **SOCRATE.**

Pour peu qu'on touche à sa forme actuelle, [400c] je vois à ce mot [σῶμα] plus d'une origine. Quelques-uns appellent le corps le *tombeau*, σῆμα, de l'âme où elle serait présentement ensevelie ; en outre, c'est par le corps que l'âme signifie tout ce quelle veut signifier ; et, à ce titre, le nom de σῆμα, qui veut aussi dire signe, est encore parfaitement convenable. Mais je crois que les disciples d'Orphée considèrent le nom de σῶμα comme relatif à la peine que l'âme subit durant son séjour dans le corps en expiation de ses fautes. Ainsi cette enceinte corporelle serait comme la prison où elle est gardée, σώζεται. Le corps est donc, comme son nom le porte, sans qu'il **51** soit besoin d'y changer aucune lettre, ce qui conserve, τὸ σῶμα, l'âme, jusqu'à ce qu'elle ait acquitté sa dette. PLATON, *Cratyle* 400cd

Cf. : <http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/platon/cousin/cratyle1.htm>